

LE DYNAMITEUR

FEUILLETON'S DE L'ABEILLE

J'étais déjà penchée sur le mourant. J'ignorais quel poison il avait avalé, et je fus forcée d'essayer un grand nombre d'antidotes. Il y avait sur la table de l'huile et du vinaigre. J'administrai de chaque ingrédient la valeur d'un grand verre sans résultat appréciable. Ensuite, je recourus au café bouillant.

—N'avez-vous pas de lait? demanda-t-elle.

—Je crains bien, madame, que le lait n'ait été oublié.

—Du sel, alors? C'est un revulsif. Passez-moi le sel.

—Peut-être la moutarde aussi? demanda Son Altesse.

—Excellent idée! m'écria-je. Préparez-moi environ une demi-pinte de moutarde.

Soit par l'effet du sel, de la moutarde ou par celui de la combinaison de tant d'agents énergiques, le jeune patient parut éprouver quelque soulagement.

—Voyez-vous, m'écria-je d'un ton de triomphe bien naturel, j'ai sauvé la vie d'un homme!

—Et pourtant, madame, répondit le prince, votre compassion peut n'être que de la cruauté. Quand l'honneur est perdu, à quoi bon prolonger la vie?

—Si Votre Altesse avait eu une existence aussi accidentée que la mienne, répliquai-je, elle ne raisonnerait pas ainsi. J'ai toujours pensé qu'il valait la peine de voir ce que le lendemain avait à nous offrir.

—Vous parlez comme une femme à la droite de la faire, dit le prince; et, à ce point de vue, vous avez raison. Mais voulez-vous me permettre de vous adresser de nouveau une question sous une forme plus correcte que la première fois: A qui ai-je l'honneur de parler?

—Je suis la propriétaire de cette maison, dit-elle.

—Me voilà donc encore pris en faute, répondit le prince.

Mais, à ce moment, la pendule sur la cheminée sonna le premier coup de minute. Le jeune homme, se relevant sur le coude avec une expression d'épouvante dont je me souviendrai toute ma vie, s'écria:

—Minuit! O mon Dieu! mon Dieu!

Nous restâmes cloués à notre place et nous n'avions pas encore fait un mouvement quand les innombrables cloches de la cité commencent à leur tour à annoncer l'heure funèbre. A peine la seconde pulsation de Big Ben eut-elle passé dans la nuit, qu'une violente détonation ébranla la maison. Le prince s'élança vers la porte par laquelle j'étais entrée, mais je l'y avais précédé pour lui barrer le chemin.

—Etes-vous armé? m'écria-je.

—Non, madame, répondit-il. Vous me le rappelez à propos. Je vais prendre le tisonnier.

—L'homme qui est en bas, dit-je, a deux revolvers. Allez-vous engager une lutte aussi inégale?

Il se tut, hésitant.

—Et pourtant, madame, dit-il, nous ne pouvons demeurer plus longtemps dans l'ignorance de ce qui vient de se passer!

—Non! m'écria-je. Mais qui vous parle de cela? Je suis aussi curieuse que vous de savoir la vérité. Mais appelons d'abord la police, ou, si Votre Altesse craint le scandale, appelons du moins quelques-uns de vos domestiques.

—Comment, madame! s'écria-t-il; venant d'une personne aussi courageuse que vous, une telle proposition m'étonne. Voulez-vous que je fesse courir à d'autres un danger devant lequel je reculerais moi-même?

—Vous avez raison, dit-je, et moi, j'ai tort. Allez donc, et je vous suivrai en portant la lumière.

Nous descendîmes donc tous deux à l'étage inférieur, lui armé du tisonnier, moi une bougie à la main, et nous nous avançâmes jusqu'à la porte de l'office que nous ouvrirent. J'étais en quelque sorte préparée au spectacle qui s'offrit à mes regards, c'est-à-dire que je m'attendais à voir le scélérat étendu sans vie; mais les détails ignobles de ce suicide, c'était plus que mes nerfs n'en pouvaient supporter. Le prince, qui l'horreur laissait aussi maître de lui que le danger, m'aida à regagner la salle à manger.

Nous y trouvâmes notre patient encore d'un pâleur mortelle, mais assis sur une chaise. Il étendit les mains vers nous d'un geste de supplication implorante.

—Il est mort, dit le prince.

—Hélas! s'écria le jeune homme, que ne suis-je mort comme lui! Oh! monsieur, et vous, vous voyez en moi un homme victime de ses vertus non moins que de ses vices. J'ai de tout temps haï l'injustice; dès ma plus tendre enfance, je maudissais le ciel à la vue des malades, et les hommes à l'aspect des afflictions des pauvres et des opprimés. Qu'y avait-il là qui ne fût noble en soi? Et cependant voyez à quel abîme de maux ces idées m'ont conduit! D'année en année cette passion de redresseur de torts devint plus violente. Hélas! prince, ce fut poussé par une généreuse impatience que je m'enroai parmi les ennemis de cette société injuste et condamnée d'avance; ce fut enflammé par une noble philanthropie que je me liai par un serment irrévocable. Ce serment est toute mon histoire. Pour procurer la liberté aux générations futures, j'engageai la mienne propre.

La dernière mission dont je fus chargé est celle qui a eu cette nuit une issue si tragique. Je dus demander à Votre Altesse une audience privée qui devait se terminer par un meurtre. Si quelque chose me restait de mes anciennes convictions, c'était la haine des rois. Aussi, quand cette tâche me fut offerte, je l'acceptai avec joie. Hélas! vous avez triomphé. Pendant notre souper, vous avez insensiblement gagné mon cœur. J'oubliai que vous étiez un prince, je commençai à me rappeler que vous étiez un homme. Quand je vis approcher l'heure, je subis une indéchirable agonie, et vous me rendrez cette justice que je n'ai pas épargné les supplications pour vous engager à quitter cette maison. Vous vous êtes refusé. Dès lors que pouvais-je faire? Vous tuez? Impossible! Mon cœur se révoltait, ma main refusait de me servir. Et cependant votre présence ici allait amener la plus terrible catastrophe. Car quand l'heure sonnerait et que viendrait mon compagnon exact au rendez-vous et fidèle, lui, à l'accomplissement de sa tâche, je ne pouvais permettre qu'il vînt tué, je ne pouvais souffrir qu'il fût arrêté. De cet embarras inextricable la mort, la mort seule pouvait me tirer, et ce n'est pas ma faute si je respire encore.

Mais vous, madame, le destin vous a désignée pour sauver le prince et confondre tous nos plans. Ma vie, vous l'avez prolongée, mais en enfantant mon compagnon vous avez fait de moi l'auteur de sa mort.

—Vous avez raison, dit le prince, c'est un esprit généreux, en somme, qui a attiré ces maux sur votre tête; et quand je vous vois l'objet d'un blâme si noble et d'une punition si tragique, je sens ma conscience se troubler.

—Monsieur, reprit-il, se tournant vers le jeune homme, je ne puis vous venir en aide; je ne ferai que déchaîner l'orage grondant sur votre tête; je ne puis que vous laisser libre.

—Et moi, monsieur, dis-je, en ma qualité de propriétaire de cette maison, je vous prie d'avoir l'obligeance d'emporter le cadavre.

—Ce sera fait, madame, dit le jeune homme.

—Et vous, chère madame, dit Florizel, comment vous témoignez ma reconnaissance?

—Prince, dis-je, à vous parler franchement, c'est ici ma maison favorite. Ayant eu des ennemis sans fin avec les locataires de la classe bourgeoise, je bénis mon heureuse étoile quand j'en trouvais un du rang de votre Grand Ecuylor. Je commence à m'apercevoir de mon erreur: les dangers assiégent en foule les grands personnages, et je ne veux pas voir mon immeuble courir les mêmes risques. Faites en sorte que le bail soit résilié, et je vous en aurai infiniment d'obligation.

—Il faut vous dire, madame, répondit Son Altesse, que "Colonel Geraldine" est tout bonnement un nom de guerre, et que je serais désolé de me croire un si mauvais locataire.

—Altesse dis-je, j'ai conçu pour votre caractère une sincère admiration; mais dans les questions de propriété immobilière, je ne puis laisser parler mes sentiments. Je veux seulement vous jurer ici solennellement qu'aucun autre locataire n'occupera désormais cette maison.

—Madame, dit Florizel, vous plaidiez votre cause avec une éloquence trop charmante pour que je puisse vous refuser.

Là-dessus nous partîmes tous trois. Le jeune homme, encore étourdi et chancelant, s'en alla seul de son côté pour réclamer l'assistance de ses camarades; le prince m'accompagna jusqu'à l'hôtel. Le lendemain la résiliation fut enregistrée, et depuis lors, je n'ai jamais plus loué cette maison à personne.

Aussitôt que la vieille dame eût terminé son récit, Somerset se hâta de lui présenter ses compliments.

—Madame, dit-il, votre histoire n'est pas seulement intéressante, elle est instructive. La fin surtout m'a vivement affecté, car mes opinions ont été très libérales, et je serais

certainement entré dans une société secrète si j'en avais trouvé l'occasion. Mais vos paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Du reste, j'ai été d'autant plus capable de sympathiser avec les vicissitudes de votre existence que je suis moi-même d'un caractère assez emporté.

—Je ne vous comprends pas, dit mistress Luxmore. Vous devez vous être étrangement mépris au sens de mon histoire. Vous m'étonnez énormément!

Somerset, alarmé par ce changement de ton et de manières, s'empressa de faire amende honorable.

—Chère mistress Luxmore, dit-il, vous attribuez certainement à mes paroles à quel abîme de maux ces idées m'ont conduit! D'année en année cette passion de redresseur de torts devint plus violente. Hélas! prince, ce fut poussé par une généreuse impatience que je m'enroai parmi les ennemis de cette société injuste et condamnée d'avance; ce fut enflammé par une noble philanthropie que je me liai par un serment irrévocable. Ce serment est toute mon histoire. Pour procurer la liberté aux générations futures, j'engageai la mienne propre.

Ah! fort bien, répondit la vieille dame; il est chose méritoire de reconnaître ses torts; je regrette d'avoir trouvé si peu de gens qui eussent cette franchise.

—Mais en tout ceci, reprit le jeune homme, je ne vois rien qui me concerne personnellement.

—J'y arrive, répondit-elle. Et déjà dans la mention que j'ai faite de ma promesse au prince Florizel, vous avez un des éléments de l'affaire. Je suis une femme de goûts nomades, et quand je n'ai pas de procès, je suis assidue aux stations thermales du continent; non pas que j'aie été malade, mais, bien que je ne sois plus jeune, j'aime encore le monde. Enfin, pour aller droit au but, je vous dirai que je suis à la veille de partir pour Evian. Cette maison donnée que je dois laisser derrière moi et ne puis louer me pèse lourdement sur les épaules; je me propose de me délivrer de ce souci en vous prêtant cette maison et tout ce qu'elle contient. L'idée m'est venue tout à coup; elle m'a paru drôle, et je suis sûre qu'elle causera à tous mes parents le dépit le plus plaisant à imaginer. Voici donc la clef, et quand vous reviendrez demain, à deux heures de l'après-midi, ni moi ni mes chats ne seront plus là pour troubler le repos de votre domaine.

A ces mots, la vieille dame se leva comme pour donner congé à son visiteur.

Le jour suivant, Somerset, vers l'heure fixée, faisait route vers le square. Ce qui l'attendait, il n'en avait rien, car il est possible à un homme de vivre dans le rêve et d'être pris à l'improviste par sa réalisation. Ce fut déjà avec une poignante surprise qu'il aperçut la maison, réelle parmi ce qu'il y avait de plus réel sous la voûte des cieux. Il essaya la clef, elle entra dans la serrure, elle ouvrit même la porte; il pénétra dans ce vaste hôtel, intrus privilégié, et, escorté par tous les échos d'une absolue solitude, il parcourut rapidement les chambres vides. Chats, servante, vieille dame et jusqu'aux moindres vestiges d'occupation récente, tout avait disparu. Il erra de la cave au grenier; la maison était spacieuse, les cuisines et les offices commodes, bien aménagés, les chambres nombreuses et grandes; le salon surtout était décoré et meublé avec un luxe princier.

Attendant à la salle à manger, la jolie bibliothèque avait vue sur le toit plat du bâtiment réservé aux cuisines; à une seconde visite cette pièce parut l'accueillir avec une sourire de bienvenue. Il pourrait fort bien, pensa-t-il, éviter la dépense d'un logement; la bibliothèque, qu'il transporterait de lit de fer qu'il avait aperçu dans les combles, lui servirait de chambre à coucher; dans la salle à manger, qui était grande, bien aérée, très claire, donnant sur le square, il pourrait passer le temps agréablement, cuire ses repas, et tâcher d'arriver à quelque brillant résultat dans l'art de la peinture auquel, tout récemment, il avait résolu de se consacrer. Le démantèlement ne lui prit guère de temps; il fut bientôt de retour à l'hôtel avec son modeste trousseau et le cocher qui l'y avait transporté, gagné par les manières affables du jeune homme et un pourboire raisonnable, l'aida à installer le lit de fer. Lorsqu'à six heures du soir, Somerset sortit pour aller dîner, il se planta de vant l'hôtel avec l'orgueil satisfait d'un propriétaire. Pourtant, cette masse de bâtisse innocente pesait lourdement sur son imagination. Avoir de telles ressources à sa disposition et les laisser improductives, n'était-ce pas l'indice d'un manque d'énergie? Il résolut enfin de recourir à l'expédient auquel mistress Luxmore elle-même avait fait allusion et de coller, au moyen de pains à cacheter, à la fenêtre de la salle à manger, une petite affiche d'appartements meublés à louer.

Il se consacra à la composition d'une enseignée de nature à attirer le regard: un polaris réaliste représentant la vie heureuse attendant le locataire. L'artiste hésita longtemps entre deux compositions; et il se résolut de les exposer alternativement.

A Suivre

UNE BEAUTE ANGLAISE



Fille de Lord Chamwood, Hon. Antonia Mary Ruby Benson, est notée pour sa beauté. Elle fera son début cette année au Lyric et plus tard sera présentée aux souverains Anglais. Elle jouit d'une grande popularité dans les cercles de la haute société anglaise.

Sarah Bernhardt La Mesaventure d'un Poete

Le Figaro public l'article suivant au sujet de la grande artiste:

Je garde le souvenir d'une visite que je lui fis chez elle, à Paris. L'assistance était entièrement composée d'artistes et d'hommes de lettres, mais elle nous dominait tous. Et ce n'était pas seulement parce que nous étions ses invités et qu'elle était célèbre; sa personnalité seule suffisait et je n'ai jamais pu oublier l'attrait magnétique qui rayonnait de sa personne, l'influence qu'elle exerçait et qui avait son origine dans sa distinction d'artiste et son expérience de la vie. Elle était le maître, l'artiste qui a atteint le sommet d'un des plus grands des arts. Certains artistes donnent l'impression de manquer d'envie; si l'on écarte l'attrait de leur beauté et le succès acquis, il ne leur reste plus rien. Pour Sarah Bernhardt, c'était tout autre chose; dans son jeu, il y avait de l'au-delà, il y avait du génie, il y avait du mystère.

Parmi les paroles les plus flatteuses qui lui furent adressées figurent celle de Matthew Arnold, qui avait connu Rachel, et qui pouvait établir des points de comparaison. Il ne lui marchandait pas ses éloges. D'après lui, elle avait "du tempérament, une intelligence vive, de la passion, une extrême mobilité; elle charmait par la grâce de son sourire, de sa voix et de la poésie qui émanait d'elle." Sur un seul point seulement, il la croyait moins bien douée que Rachel. Il lui manquait, disait-il, "la puissante intelligence" de celle-ci. Peut-être! mais elle avait du génie. Dumas disait parfois que, pour un drame, il n'avait besoin que d'un tréteau, de deux acteurs et de la passion. Il en était de même pour Sarah Bernhardt; avec cela seulement, elle pouvait communiquer le feu sacré.

C'est ce que je ressentis lorsque je la vis chez elle. Elle avait le feu sacré, un esprit vibrant, impérieux qui vous réchauffait l'âme. Son allure, du reste, le confirmait. Elle semblait un être d'enchantement, vêtue de velours couleur améthyste et parée d'un énorme bouquet de violettes à la ceinture. C'était vraiment le portrait qu'Arnold nous a laissé, un portrait possédant la précision qu'un poète seul peut donner "des traits délicats apparaissant sous le fouillis d'une chevelure chatoyante et de voiles de dentelles." J'avais exactement la même impression et je me souvins aussi de sa gaieté franche et de toute son attitude sympathique. Naturellement, je lui avais apporté une photographie à signer, une photographie que j'avais cherchée partout dans Paris comme l'image la plus parfaite de mes anciennes impressions de l'artiste, et naturellement aussi, il se trouva que cette photographie était celle qu'elle détestait le plus. Mais comme elle avait le tact et la bonté d'un ange, sa bonne humeur ajouta: "Louise, cria-t-elle à Mlle Abéma, le peintre bien connu des fleurs, et qui était une vieille amie, Louise, une plume, vite!" Et, en signant, ses yeux traahissaient gentiment son amusement; je voyais qu'elle me pardonnait mon mauvais goût.

CARACTERES

Des penseurs éminents ont philosophé sur l'histoire, c'est-à-dire qu'ils ont hasardé, avec prudence, quelques conjectures, à propos d'une science qui n'est elle-même qu'un tissu de conjectures. La philosophie de l'histoire serait donc, pour ainsi parler, conjecturale au deuxième degré. Mais il n'est même pas bien sûr qu'elle existe.

Dans le Charmide, ce dialogue de la jeunesse de Platon, qui débute par une peinture de mœurs si aimable et si libre, dont la grâce ne se dément point, mais perd un peu de sa séduction et s'enveloppe d'un peu d'ennui quand l'auteur passe de la description naïve à la trop subtile dialectique, Socrate remonte à Critias que l'on ne saurait concevoir une science de la science et de l'ignorance. N'avons pas sujet de craindre que la philosophie de l'histoire ne soit justement, par définition, une science de la science, et surtout de l'ignorance?

Cette crainte paralyse les penseurs et, lorsqu'ils énoncent quelque prétendue loi de l'histoire, ils semblent encore plus dénués de certitude que lorsqu'ils content de seconde main, d'après des documents authentiques ou d'irréversibles témoignages, quelque fait prétendu avéré.

Les gens du commun sont moins difficiles et n'y regardent pas de si près. Un fait, pour eux, est toujours présumé vrai, comme un accusé, d'après la lettre de la loi, est toujours présumé innocent, jusqu'à preuve du contraire; au lieu que, pour les hommes d'une certaine qualité d'esprit, un fait est toujours présumé douteux, et, pour les juges d'instruction, un accusé est toujours présumé coupable.

Les simples, chez qui survivent et jouent encore les procédés les plus primitifs de la pensée humaine, semblent ne pouvoir pas imaginer que la fantaisie ou le mensonge soient capables à la rigueur de créer quelque chose de réel. Une histoire dont on parle cesse par cela même d'être à leurs yeux un pur néant. Autrement, ceux qui en parlent parleraient donc de rien, et cela est inconcevable, diraient ces ingénus, tout comme les sophistes de l'antiquité.

La foi est le caractère essentiel et indélébile du charbonnier. C'est toujours par la foi qu'il commence, dans toutes les occasions de la vie ou il faut décider de croire ou de ne pas croire. Croire est son premier mouvement, qui n'est pas souvent le bon quoil'en ait pu dire Talleyrand.

Le charbonnier n'hésite pas davantage sur les principes et sur les lois de l'histoire que sur les données de fait. Cette science de la science, que les savants ont à peine et timidement esquissée, comporte, au jugement du vulgaire, plusieurs dogmes, qu'il n'est pas plus loisible de discuter que la vérité des proverbes. Ils valent, en effet, ce que valent les proverbes, et cette sorte de philosophie de l'histoire vaut, comme il fallait s'y attendre, ce que vaut la Sagesse des nations, qui a de semblables origines.

Ses dogmes sont empiriques, comme les remèdes de bonne femme, que cela n'empêche pas de guérir quelquefois; ils sont vrais aussi quelquefois, mais d'une vérité incomplète, instable.

Un homme, par exemple, qui ne redoute pas les idées générales, mais dont la culture est primaire, ne balancera jamais d'affirmer que l'histoire est un perpétuel recommencement. On sent bien qu'il n'a pas raison aussi totalement qu'il le croit, et qu'il n'a pas entièrement tort. On voudrait inventer une formule plus exacte et à la fois plus souple. Est-ce le fond de l'histoire qui ne change guère, ou les circonstances? Les circonstances, évidemment, sont ce qui change le plus, ou de la façon la plus apparente, car nos regards ne pénètrent pas jusqu'au fond; mais, pour la même raison, ce n'est qu'entre elles que nous apercevons des ressemblances; et, si différentes qu'elles soient en leurs détails, on ne peut nier qu'elles ne présentent chez chaque peuple toujours comme un air de famille et une même physionomie.

Qu'inferer de là, sinon que chaque peuple a des caractères invariables, qu'il traduit en faisant, au cours de ses mêmes gestes dans les conjonctures les plus dissimilables? Le caractère est aussi peu susceptible de modifications chez les peuples que chez les individus. Il n'est que les éducateurs de métier ou de doctrine pour croire qu'on peut réformer un caractère une fois donné. Ils ont répandu cette opinion fautive, et, dans la vie de société, on est obligé par pudeur, ou pour faire preuve de bonne volonté, de feindre qu'on s'efforce à se corriger de ses défauts; mais les peuples, dont nul n'a qualité pour entreprendre officiellement l'éducation et la réforme, ne sont pas, en dépit des moralistes mêmes, réduits à cette hypocrisie ou à cette bien séance. Ils ne cessent de montrer, d'attester cette fixité prodigieuse de leur caractère, que le temps n'use point, que n'ébranlent pas les pires catastrophes, et qui ne subit pas la moindre influence des révolutions.—Abel Hermant.

Choses Drolatiques

SAVOIR

Le fils, posant une vingtème question à son père.—Papa est-ce que tu sais...
Le père (excédé).—Non, je ne sais pas.
Le fils.—Qu'est-ce que tu ne sais pas?
Le père.—Je ne sais pas la réponse à ce que tu vas me demander.
Le fils.—Mais, papa, tu ne sais pas ce que je vais te demander!
Le père.—Naturellement.
Le fils.—Alors comment sais-tu que tu ne sais pas ce que c'est?
Le père.—Je ne sais pas ce que c'est que je ne sais pas; mais tout de même je sais que je ne le sais pas.
Le fils.—Mais papa, si tu ne sais pas ce que c'est que tu ne sais pas, comment sais-tu que tu ne le sais pas? Si tu ne sais pas ce que c'est, il me semble que tu ne peux pas savoir si tu le sais ou si tu ne le sais pas!
Le père.—Je sais que je ne le sais pas, parce que je ne sais pas répondre à toutes tes questions impossibles.
Le fils.—Mais, papa...
Le père.—Finissons-en. Qu'est-ce que tu veux savoir?
Le fils.—Est-ce que tu sais si... si... si... Ah! ben moi, je ne sais plus.

EMBELLISSEMENT

Le chemineau.—Madame, donnez-moi vingt-cinq sous pour le bien de votre ville?
La dame. Certainement.
Le chemineau.—En bien, avec vingt-cinq sous, je puis déménager jusqu'au village voisin.

RETOUR DE PECHE

Monsieur revient de la pêche. Madame est en larmes.
—Tiens, regarde les magnifiques poissons que j'ai pris... mais pourquoi pleures-tu?
—J'avais peur que tu reviennes trop tard de la pêche et que le marchand de poissons fut fermé.

LA MODE

Joséphine était à se faire un costume pour l'époque.
Comme c'était le samedi, sa sœur lui dit:
—Joséphine, si tu veux avoir ton costume pour demain, il faut que tu te dépêches.
Joséphine.—Oui, si je peux l'avoir fini avant que la mode change, je vais être chanceuse.

BIEN REPONDU

Arthur (sept ans).—Tes parents ne sont pas les vrais parents, tu es un enfant adopté.
Lucien (six ans).—Oui, et c'est beaucoup mieux que toi. Mes parents m'ont choisi de leur plein gré, tandis que pour toi, ils ont été forcés de prendre ce qu'ils ont eu.

AU RESTAURANT

Un jeune homme allait prendre son dîner au restaurant. On lui servit de la soupe avec pois et il trouva un bouton de culotte. Il appela le commis et lui raconta l'histoire. Le commis lui répondit: "Mon pauvre ami pensez-vous que pour dix cents nous allons vous donner les culottes avec?"

LE GRAND CONGRES DES ESPERANTISTES

Nuremberg, Allemagne.—Jusqu'ici, trente-cinq pays ont décidé d'envoyer 2,500 délégués au congrès international de l'Espéranto qui sera ouvert le 2 août, à Nuremberg, et clos, le 8. Plusieurs gouvernements et quelques organisations internationales ont manifesté l'intention d'être représentés au congrès de l'Espéranto.

Un hagle peut vivre 28 jours sans aucune nourriture, tandis qu'un condor peut vivre quarante jours.

Se Sentait Fatiguee Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cook Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée."

"C'était un supplice pour moi d'essayer de faire quelque chose, mais le Cardui me fit tout de bien que je ne sens une différence personnelle."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises dans les milieux de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Ady.

CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Ecrivez un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA

CHERBOURG

EN 8 JOURS

TOUTS LES MARDIS

MAURETANIA AQUITANIA

BERGAMONIA

CUNARD LINE

100 St. Charles St.

New Orleans La.